

COMITÉ  
ARCHÉOLOGIQUE  
DE SENLIS

61

# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

DE

L'ARRONDISSEMENT DE SENLIS (OISE).

(MENSUEL)

---

N° 338 — Octobre 1911.

---

## AVIS

La prochaine séance aura lieu le *Mardi 10 Octobre 1911*,  
à deux heures et demie précises, à l'*Hôtel de Ville de Senlis*.

### ORDRE DU JOUR :

- 1° Les betteraves et les marchés conclus au printemps ;
- 2° Faculté d'emprunter sur les récoltes en terre ;
- 3° La cherté des denrées alimentaires ;
- 4° Les abattoirs à la ferme et la vente des viandes abattues.

---

SENLIS  
IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE  
11, Place de l'Hôtel-de-Ville.

1911

## SOMMAIRE :

La sécheresse et la cherté des denrées agricoles.  
L'agriculture dans la République Argentine.  
Compte rendu des Réunions tenues à Gournay et à Chelles le 23 juin 1911.  
La situation du Bétail ovin dans l'Indre.  
Concours de Chantilly.  
Responsabilité des aubergistes dans le cas d'accidents survenus aux animaux.

## Tarif des Annonces

Les annonces à insérer dans le Bulletin de la Société, en dehors du texte et sans garantie de sa part, sont tarifées ainsi qu'il suit pour chaque insertion :

Une page.....	10 fr. » »
Une demi-page.....	5 » »
Un quart.....	2 50
Un huitième.....	1 25
Un seizième.....	0 75
Petites annonces de 25 mots...	0 25

Il suffit d'en adresser le texte avec un mandat-carte du prix du tarif à M. LELIÈVRE, trésorier de la Société d'Agriculture, à Senlis.

MM. les Cultivateurs pourront ainsi annoncer les *ventes ou achats d'animaux, de semences, etc.*, à des conditions très réduites.

Le Gérant : L. FAUTRAY.

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

DE L'ARRONDISSEMENT DE SENLIS (OISE)

N° 338. — Octobre 1911.

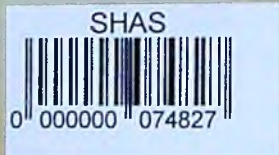
## La sécheresse et la cherté des denrées agricoles.

L'agriculture traverse en ce moment une période de fléaux auxquels elle a peine à résister et qui ont une influence pénible sur l'alimentation du pays. L'année dernière, une humidité persistante et sans relâche a compromis la récolte du blé et en a diminué le rendement à un point inconnu depuis plus de vingt ans. Elle n'a pas dépassé en moyenne la moitié de ce qu'on récolte ordinairement, le prix s'est élevé de 22 francs le quintal à 27 francs n'apportant ainsi qu'une compensation insuffisante à la perte du cultivateur. Il pouvait espérer que le prix assez élevé de la viande lui apporterait une compensation, mais de ce côté encore il éprouve des déboires sérieux : les fourrages furent de mauvaise qualité et les animaux mal nourris périrent en grand nombre, surtout les moutons, de la cachexie aqueuse.

Cette année, les intempéries ne sont plus les mêmes ; une sécheresse extrême a arrêté le développement du blé et diminué encore la récolte, mais cette perte sera atténuée par la qualité. Aussi le prix du blé est descendu de 27 francs à 24 et même à 23, la différence est encore plus grande le rendement en farine étant supérieur à celui de l'année dernière.

Il n'y a donc pas, de ce côté, de crainte à avoir pour l'alimentation du pays mais il n'en est pas de même pour le bétail et ses produits le beurre et le fromage. L'année dernière avait réduit le troupeau français à raison des pertes causées par la mauvaise nourriture. Cette année, il ne sera pas possible de réparer ces pertes par suite du défaut de nourriture.

Dans toutes la région du Nord la betterave constitue le principal aliment du bétail pendant l'hiver, or il est certain, à l'époque à



laquelle nous sommes arrivés que même avec des pluies abondantes survenant dès ce moment la récolte ne dépassera pas la moitié d'une récolte ordinaire. Par conséquent, si actuellement la sécheresse et la fièvre aphteuse ont arrêté dans une proportion inquiétante la production en viande et en lait, il est à craindre que cette situation ne se prolonge encore quelques mois malgré les efforts de la culture.

Celle-ci est la première intéressée au progrès qui s'est produit dans ces dernières années, c'est-à-dire dans la consommation de plus en plus grande de viande, de beurre et d'œuf, que l'élévation des salaires a permise à la population des villes et elle fait tous les efforts pour l'amener au niveau des besoins mais elle a à lutter contre le temps qui a toujours une influence considérable sur la production. Elle doit tenir compte aussi de l'élévation des salaires qui a lieu également à la campagne où ils sont encore bien inférieurs à ceux de l'industrie.

Il n'est pas possible d'éviter que toutes ces causes aient une répercussion sur le prix des denrées et que les prix n'en soient plus élevés. De plus, à raison des salaires avantageux, payés par l'industrie, la population agricole se dirige de plus en plus vers la ville et l'agriculture trouve difficilement la main-d'œuvre qui lui est nécessaire. Il en résulte une moins bonne préparation des terres et, par suite, une diminution dans les récoltes.

On a parlé, pour faire baisser les prix, de supprimer les droits de douane sur le blé et le bétail, mais le remède serait pire que le mal. L'étranger peut à peine fournir le cinquième de ce qui est nécessaire à la consommation du pays, et si le prix des denrées s'abaissait au-dessous du prix de revient, il pourrait se produire une grève agricole autrement désastreuse que celle des mineurs et des cheminots.

Contrairement à ce que l'on croit, les droits de douane ne causent pas la cherté. Ainsi, vers 1885, avant que les droits de douane ne fussent établis sur le blé, le prix du quintal était, année moyenne, de 28 à 30 francs. Dans les années qui ont suivi, le prix s'est abaissé à une moyenne de 20 francs, et il a fallu les intempéries désastreuses de 1910 pour le faire remonter au même prix qu'avant l'établissement du régime protecteur.

Celui-ci avait amené l'agriculture à produire tout le blé nécessaire à la consommation de la France entière, ce qui n'avait pas lieu avant son établissement. C'est un profit non seulement pour les ouvriers agricoles, mais encore une sécurité. Rappelons, à ce sujet, un petit incident : l'Angleterre, qui est obligée de demander son alimentation à l'étranger,

a vu le prix du quintal de blé augmenter de 5 francs, sur les craintes bien peu sérieuses causées par la prise de Faschoda.

Quant à la viande, il faut qu'on sache que le prix en est inférieur à celui pratiqué dans toute l'Europe, et qu'à un moment donné nous en avons vendu à l'Allemagne et à la Hollande.

Il est donc impossible de résister à la force des choses, et les émeutes qu'on signale dans le Nord n'ont pas le sens commun si elles n'ont pas d'autre but et d'autre raison que ceux qu'on avoue. Le sabotage de boucheries et de boulangeries amènera un résultat absolument inverse de celui qu'on espère, et s'il devait se propager il faudrait s'attendre à une misère profonde, telle qu'on n'en a pas vu depuis 1793.

LÉON MARTIN.

---

## Les Grandes Estancias chez M. Manuel Cobo.

---

NOTA. — Nous publions un chapitre du livre de M. Jules Huret, sur l'agriculture de la République Argentine. Il frappera certainement les agriculteurs de notre pays, dont beaucoup ne pensent pas que l'agriculture soit aussi développée dans un pays tout nouveau. Ce chapitre explique la méthode d'un élevage très perfectionné et qui est certainement le seul de l'Argentine poussé à ce point, mais il est déjà extraordinaire qu'il ait pu y être établi. Je ne crois pas qu'il y en ait de pareil ni en France ni en Angleterre.

Quoi qu'il en soit et tout en suivant de loin les errements d'une exploitation tout à fait spéciale, la culture française a beaucoup de progrès à accomplir pour se tenir au niveau de sa vieille réputation et ne pas se laisser dépasser par ces pays nouveaux qui, au point de vue des méthodes et des instruments, sont arrivés d'un seul coup aux derniers perfectionnements.

C'est une question d'amour-propre et en même temps d'existence. Malgré les droits de douane, ils pourraient s'emparer des marchés français et même européens et nous imposer des prix tels que l'agriculture française pourrait y sombrer.

L'estancia Manuel Cobo est une des plus célèbres du pays. Le ministre de l'Agriculture me la désigna en première ligne, avec celle de MM. Pereyra et celle de M. Casarès, comme un des établissements qu'il faut visiter si l'on veut se rendre un compte exact des progrès de l'élevage en Argentine.

Les Argentins peuvent, en effet, s'en montrer fiers. De fait, il n'y en a pas au monde de pareille. Ni en Angleterre, où fut créée l'industrie pastorale moderne, ni en France, où il existe pourtant de beaux établissements de style nouveau, on ne pourrait trouver réunies toutes les conditions qui

font la réputation des étables de La Belen pour le nombre et la qualité des animaux, le luxe et la perfection de l'installation.

L'estancia de M. Manuel Cobo est située à trois heures de Buenos-Aires, sur le chemin de fer du Sud, à la station de Lézama.

Le voyage manque de pittoresque et d'imprévu. On n'a même pas la ressource du panorama changeant des moissons. Jusqu'à 100 ou 150 kilomètres autour de Buenos-Aires, en effet, on trouve peu ou pas de céréales. La terre est couverte de prairies où paissent des animaux. Ce sont les vaches et les bœufs destinés aux frigorifiques, et qu'on met là au vert pour les faire reposer quelques jours de leurs longs voyages, avant de les tuer. Car la viande de bêtes fatiguées n'est pas bonne et le cuir se ressent aussi de leur état. Le train passe, pendant trois heures et demie, entre deux rangées de clôtures de fil de fer.

Et toujours de l'herbe, des chardons, de la luzerne, quelques animaux perdus dans l'infinie monotonie de l'espace. Je ne pouvais m'empêcher de demander où étaient ces troupeaux innombrables, ces 30.000, ces 70.000, ces 100.000 bœufs dont on m'avait parlé. Il semblerait que l'Argentine dût être pavée de sabots de bovidés, et que les perspectives dussent moutonner de toisons de brebis et de béliers. Mais le regard peut à peine embrasser quelques kilomètres carrés de prairies, et les animaux sont répartis sur des dizaines de milliers d'hectares. Et puis, ils se rassemblent volontiers et se rapprochent des abreuvoirs. On trouverait 1.000 ou 2.000 bœufs peut-être, en ce moment, du côté de ce rideau d'arbres qu'on aperçoit tout au loin, contre l'horizon.

Tous les cinq ou six kilomètres autour de la capitale, puis un peu plus espacées, on remarque ces rangées d'eucalyptus que le mirage pampéen nous montre souvent les pieds baignant dans l'eau d'un lac imaginaire. C'est là que se trouve l'estancia elle-même ou le *puesto*, la cabane du gaucho gardien du troupeau, et aussi l'abreuvoir. C'est là qu'aux heures brûlantes, ou quand le vent souffle trop fort, les animaux viennent se réfugier. Sur le reste de l'étendue, pas un arbuste, pas un buisson. Les oiseaux ne sauraient où se jucher s'il n'y avait pas les pieux et les fils de fer des clôtures. Et cette absence de perchoirs naturels dans la campagne nous paraît une anomalie, comme un appartement qui n'aurait ni chaises ni fauteuils.

Les arbres sont donc un véritable luxe de riches. Pas un qui n'ait été planté par la main de l'homme. Je me souviens qu'au Maroc je faisais volontiers un détour d'une lieue et plus pour atteindre un bouquet de

verdure et d'ombre, et peut-être de l'eau. Le même instinct et le même besoin font se détourner, dans la pampa, le voyageur qui aperçoit à l'horizon le profil sombre du petit bois de peupliers de la Caroline, d'eucalyptus ou de saules, où il est sûr de trouver des hommes.

\*\*\*

En approchant de la station de Lézama, on est tout de suite frappé de l'air de prospérité du lieu. Depuis dix minutes, l'express longe la propriété, annoncée par de hautes affiches de fer ajouré : « Cabana de la Belen », et aussi par le vert des prairies naturelles et artificielles. A côté des champs Cobo, les pâturages voisins paraissent bruns.

Quand le train s'arrête, on aperçoit à cinquante mètres de la voie, se touchant presque, six grandes étables de 80 à 100 mètres de long, surélevées à quelques pieds de terre, avec leurs toits de tôle ondulée, éblouissants au soleil, leurs rampes en pente douce, pour la sortie des bestiaux, les pompes à vent et leur tournant soleil de zinc, les appareils à douches.

A l'extrémité lointaine des vastes prés verts s'estompent des lignes d'arbres limitant l'horizon.

Tel est le paysage qui vous accueille à la petite gare.

Il n'y a pas de village. Lézama c'est l'estancia Cobo.

Voici la maison bourgeoise de l'estancia avec son air de villa italienne cossue, toute blanche, située entre un jardin et des pelouses plantées de magnolias, d'orangers, de palmiers, de cèdres du Liban, à l'ombre desquels trois paons s'enorgueillissent sottement, et un potager abondant qui s'étend devant une vaste « laguna » desséchée, à la terre crevassée.

— Elle fut pleine d'eau jusqu'à l'année dernière, me dit-on. Nous avons l'illusion d'un lac enclos dans la propriété, on s'y promenait en barque aux heures tièdes du jour. Vint la sécheresse, et voilà ce qu'il reste de notre lagune.

Quelques orages à la mode argentine auront vite fait de remplir cette terre basse.

M. Manuel Cobo, de santé fragile, n'avait pu, ce jour-là, s'imposer la fatigue du voyage. Cet homme aimable et distingué, qui possède l'une des grosses fortunes du pays, n'a pas d'enfant.

— Ma seule passion, — puisque je suis privé de ce bonheur, — me disait-il, à Buenos-Aires, avec mélancolie, fut de réaliser en Argentine un établissement modèle pour l'élevage des animaux. Je n'ai rien ménagé.

J'y ai dépensé ma fortune et ma vie. Et je ne crois pas qu'il soit facile de faire mieux.

En l'absence du maître, je fus parfaitement reçu par son personnel, qu'il avait envoyé exprès de Buenos-Aires. C'est à la campagne que s'est conservée la tradition hospitalière dont j'entendis parler si souvent et qui a disparu des villes, du moins sous cette forme large et abondante de la tradition. J'ai dit déjà qu'une maison d'habitation spacieuse et confortable accompagne toujours les estancias modernes. Ici, rien ne manque au bien-être matériel, ni les vastes chambres pourvues de bons lits, ni les cabinets de toilette et leur salle de bains, ni le salon, avec son phonographe et son pianola pour aider à passer les longues soirées d'hiver, ni même la petite baratte à main Bayard, pas plus grande qu'un moulin à café, et qui sert à faire soi-même le beurre quotidien en 10 minutes ou un quart d'heure.

Je passai là deux jours entiers à parcourir en voiture l'immense propriété, sous la conduite du haut personnel de l'estancia.

\* \* \*

La propriété a une superficie de 12,000 hectares dont la moitié environ est semée en luzerne et autres fourrages de semence importée, le reste en prairies naturelles.

Les 6,000 hectares de luzerne sont en partie utilisés pour faire paître les animaux en liberté ; le surplus sert de fourrage aux animaux élevés dans les étables et de réserve en cas de sécheresse. L'an dernier, la quantité de foin emmagasiné ou conservé en meules dépassait 5 millions de kilos.

Le terrain est clôturé sur tout son périmètre et divisé intérieurement en 118 prairies dont plusieurs ont 200 à 300 hectares. Chaque prairie ou « potrero » est elle-même fermée par plusieurs rangs d'épais fils de fer galvanisés, parfois garnis de ronces de fer, reliés tous les dix mètres par des poteaux de bois de quebracho. On est fier de cette clôture riche. Et le secrétaire de M. Cobo me montre avec un sourire de pitié celle d'une propriété voisine. Car la clôture est ici un luxe où se reconnaît la fortune du propriétaire ou, au moins, son orgueil (1). Il y en a à quatre, à cinq, à six, et même à huit et dix rangs, les derniers descendent presque jusqu'au ras de terre pour empêcher le passage des moutons et des agneaux. Les fils peuvent être plus ou moins gros, les « postes » ou pieux peuvent être

(1) Il y en a quatre cent quarante kilomètres dans la propriété de Lazama, soit, à raison de 1 fr. 50 le mètre, tout posé, y compris les pieux, pour une valeur de 660,000 francs.

en fer, ou en bois ordinaire, ou, mieux, en bois de quebracho, imputrescible, éternel, Ces clôtures ainsi faites, résistent, par leur élasticité même, aux poussées des animaux les plus forts.

Il faut même un personnel spécial dans ces grandes estancias pour réparer les fils brisés par les animaux ou par la malveillance ou le sang-gène des passants qui veulent raccourcir leur chemin. S'ils sont à cheval ou en voiture, pour éviter un détour de quelques kilomètres, ils coupent tranquillement les six ou huit fils de fer qui s'opposent à leur passage. Or, dans un haras de l'importance de celui-ci, la chose prend une importance exceptionnelle. Les acheteurs ont une confiance absolue dans la pureté des produits vendus. Et si un taureau, un bélier de basse extraction passent d'un champ dans un autre et travaillent des brebis ou des vaches sélectionnées, ou si, inversement, des mâles de race pure s'en vont travailler des femelles méprisables, on voit les troubles que ces adultères peuvent provoquer dans le Herd-Book.

\* \* \*

La cabana fut fondée en 1901, avec les terrains et troupeaux achetés à une compagnie anglaise.

C'est donc à l'Angleterre que M. Manuel Cobo prit ses modèles d'étables, ses animaux types, ses régimes et même son personnel dirigeant. Mais l'originalité n'est pas jusqu'à présent la fierté de l'Argentine. Hier encore pauvre, elle s'efforce de faire aussi bien que ce qu'il y a de mieux en Europe. Et quand on voit le mépris à peine dissimulé et l'ignorance de l'Américain du Nord au regard de cette vieille Europe à laquelle il doit tout, ce sentiment « européen » que je découvre en Argentine n'est pas ce qu'il y a de moins sympathique dans ses efforts et dans son état d'esprit général. Depuis la fondation de sa cabana, M. Cobo apporta bien des perfectionnements à l'œuvre anglaise, avec le concours — ici encore — des Anglais eux-mêmes. Il poussa même si loin le culte des taureaux durham et des moutons lincoln, qu'à l'heure présente on ne trouverait pas autre chose dans ces prairies que ces deux races, à l'exception de 140 vaches laitières de Jersey fournissant de lait les jeunes veaux et les agnelets orphelins de l'estancia.

Avec ces milliers d'animaux de sang, M. Cobo eût pu attendre... Mais l'Argentin a les passions vives, et il est impatient. Un jour qu'il était allé en Angleterre visiter les établissements du plus célèbre éleveur de moutons anglais, M. Wright, il voulut acheter quelques lincolns. Mais il trouva tous les animaux si beaux, si purs, que son sens critique se refusait à se

prononcer entre les uns et les autres. Soudain, obsédé, M. Cobo dit à M. Wright :

— Eh bien ! finissons-en, je vous achète tout.

M. Wright crut que son visiteur plaisantait. Il y avait là 1,200 béliers et brebis lincoln de haut prix.

— Combien ? fit M. Cobo.

— Mais je ne veux pas les vendre, protesta en riant le propriétaire. Qu'est-ce que je ferai quand je n'aurai plus d'animaux ?

— Vous vous reposerez. Combien ?

— Non.

On rentra à la ferme. M. Cobo était l'hôte de M. Wright. Avant de se coucher, il mit sous enveloppe un chèque de 50,000 livres sterling et l'envoya à M. Wright qui allait s'endormir :

— Mettez cela sous votre oreiller, lui disait-il, demain matin vos idées auront peut-être changé...

C'était de bonne psychologie. On ne couche pas impunément sur un chèque d'un million et quart. Comme le fin Argentin l'avait prévu, l'oreiller avait porté conseil, et M. Wright, en se réveillant le lendemain, était décidé à ne pas rendre son chèque à M. Cobo. Celui-ci emmena avec lui ses 1.200 brebis et béliers qui, depuis, fructifièrent, puisque, avec ceux qui s'y trouvaient déjà, on compte 20.000 lincolns de race pure, dont 5.000 ont leur pedigree, c'est-à-dire leur acte de naissance enregistré soit ici, soit en Angleterre. Les autres 15.000 animaux, élevés en plein air, sont issus de pères et de mères de race lincoln aux sept huitièmes ; mais, naturellement, ils n'ont pas de pedigree, puisque leurs amours échappent au comptable du Herd-Book.

\* \* \*

On a fait sortir quelques « toros padres » de leurs étables pour défiler devant nous.

Ce sont probablement les plus beaux spécimens existant de la race anglaise durham. Ils furent achetés de 30.000 à 70.000 francs par M. Manuel Cobo (1). Je n'ai pas retenu leurs noms, qui vous importent peu, je suppose, mais qui sont célèbres dans le monde des éleveurs.

(1) La valeur des reproducteurs importés d'Angleterre à l'estancia Cobo et de ceux achetés sur place monte à près de 6 millions de francs, dont 2 millions 1/2 pour les taureaux et les vaches, 3 millions pour les béliers et brebis, 250,000 francs pour les étalons et juments de race shire et clydesdale. M. Cobo a acheté, l'an dernier, un bélier lincoln de 16,500 francs. Le taureau Rufus fut payé par lui 71,000 francs.

Ils descendent lentement de leur galpon sur le chemin de bois incliné où leurs sabots trouvent des planches d'arrêt pour assurer leurs pas ; ils regardent devant eux d'un air de satrape hydro-pique et dégoûté, en beuglant formidablement, s'arrêtent, et beuglent encore, puis, avec lourdeur leur patte de nouveau se meut. Leurs fanons monstrueux tombent à leurs genoux ; de leurs babines pendantes la salive de la mastication se balance en longs fils d'argent. Mais s'ils n'ont pas la fringance gaillarde du libre taureau des Asturies, ils conservent dans leur physionomie massive et grave la flerté royale de la race.

Les voici à présent rangés en posture d'apparat, d'une prestance magnifique, les quatre pattes bien en équilibre, la tête droite, immobiles. On admire le rectangle parfait de la ligne du dos, des fesses, du ventre et de la poitrine. Le cou épais et court, les pattes basses, les cornes petites, le pelage rouan, caractéristiques idéales de la race durham.

Je palpe la chair élastique et profonde du dos large et plat, des côtes arrondies et du cou gras ; en appuyant de toutes mes forces, impossible de sentir les os. Le résultat cherché par la sélection est atteint : l'animal énorme est tout en viande. Les os, très minces dans le squelette des durhams, laissent la viande descendre presque jusqu'au sabot, et la petite tête, à peine cornue, est toute en collier.

Tous les taureaux n'ont pas cette corpulence. Un reproducteur en exercice est plus maigre que ceux qu'on engraisse pour revendre. En voici un qui eut déjà trente-sept rejets primés dans les concours annuels et qui rapporta 300,000 piastres à M. Cobo, soit 660,000 francs. Il s'appelle Brigstone et fut importé d'Angleterre.

On amène des vaches sélectionnées. Les taureaux beuglent de plus belle. Leur fanfare s'aggrave de reniflements terribles. Puis les beuglements paraissent des plaintes. On dirait l'appel des sirènes de steamers, la nuit. A l'approche des femelles, leurs gros corps de poussaïs ballonnés semblent retrouver la vigueur pimpante des ancêtres libres, et on est surpris de les voir bondir avec une telle légèreté. Les reproducteurs ont accompli leur œuvre. Leurs plaintes se sont tues.

Cinq heures sonnent, l'heure du repas. Autour du galpon se produit un grand mouvement de peones qui arrivent avec leurs seaux remplis de la ration ordinaire. Les quarante-huit stalles où stabulent les taureaux de choix sont en quelques instants servies et bientôt on n'entend plus que le bruit lent et continu des mâchoires.

Un peu plus loin, on me montre les jeunes taureaux d'avenir, ceux qui

viennent d'être sélectionnés dans les potrerros de l'estancia, une trentaine, sous la surveillance d'un Anglais, petit-fils d'un célèbre éleveur britannique. Il a la tête rasée, coiffée d'une casquette à carreaux, le teint rouge, la mâchoire proéminente, l'air grave et sûr de lui. Il se promène au milieu des animaux, cherchant le meilleur pour me le montrer. Il le trouve et, lui tapant sur l'échine, dit :

— Le voilà. Mais j'ai découvert aujourd'hui dans le campo le champion de l'année prochaine.

Ailleurs, on vient d'amener quarante belles vaches du campo. Il s'agit également de les sélectionner pour la stabulation. On les fait passer dans un étroit sentier, entre des barrières, au milieu d'un champ. L'Anglais les examine attentivement, les palpe, comme je l'ai fait tout à l'heure, le long de la colonne vertébrale, au cou, aux côtes, et clôt son examen d'une tape, en disant :

— Au galpon ! c'est-à-dire : « A l'étable ! »

\* \* \*

Nous passâmes aux moutons. Les plus beaux, les primés, et ceux que l'on destine au concours ou à la reproduction, sont abrités dans des boxes spéciaux de 100 mètres de long sur 30 mètres de large, superbement aménagés. Aucune odeur dans ces étables, d'ailleurs non closes, où l'air circule sous le toit de tôle ondulée. Une propreté parfaite règne dans chaque stalle dont le plancher est à claire-voie. Un ruisseau d'eau claire coule sans cesse.

Les champions passés et les champions futurs demeurent solitaires et distants, comme des rois ; les autres sont réunis par trente, en compartiments. Dans un coin, on voit des saligres, gros pains de sel que les moutons vont lécher de temps en temps : ce sel donne de la fermeté aux tissus, active la circulation et enrichit le sang.

Le troupeau de moutons de race pure, qui se monte à 20,000 têtes, comprend 8,000 brebis, 5,000 béliers et 7,000 agneaux et agnelles. Chaque année, le troupeau s'augmente de 6,000 têtes. Pour éviter la surproduction, qui ne manquerait pas d'arriver assez vite si on laissait le troupeau s'accroître, on vend les bêtes comme viande de boucherie.

La tonte produit 80,000 kilos de laine par an.

Je demande au majordome qui m'accompagne :

— Pourquoi vous êtes-vous spécialisé sur les lincolns ? Les rambouillets ne donnent-ils pas une meilleure laine ?

— Oui, leur laine est plus fine, mais beaucoup moins abondante. Et,

quant à la viande, la comparaison est insoutenable. Les lincolns arrivent à peser de 60 à 80 kilos, quand les rambouillets, d'âge égal, ne pèsent que 45 à 50 kilos.

Avez-vous jamais regardé des moutons avec attention ?

Plus ils sont purs, plus ils ont l'air bête. On dirait qu'il s'ajoute à l'imbécillité naturelle de l'expression je ne sais quel orgueil de sélection, un front plus borné, un dédain plus absolu, plus définitif. Mais qu'ils sont beaux ! En voici un de treize mois, né ici, énorme, en vérité, qui fut cette année le grand champion des concours argentins. Il pèse 130 kilos et mesure (je le mesure !) 1 m. 90 de circonférence, au-dessus de la laine, s'entend. Au lieu de la toison frisée de nos mérinos, les lincolns ont la laine à brin ondulé et pendante. Celui-ci allonge des mèches de 43 centimètres qui traînent presque jusqu'au sol.

Des serpillières recouvrent le dos des reproducteurs pour protéger leur laine, et aussi pour maintenir en ordre la raie qui divise leur toison de la tête à la queue. Quand on retire ces toiles, on voit, tout le long de la raie, la peau idéalement rose et la base des brins d'une blancheur immaculée et luisante. Le bélier champion, en plus de sa serpillière, porte une sorte de bonnet de toile qui préserve, en cas de bataille, sa houppe, ou plutôt sa coiffure à la chien, assez rare, paraît-il, et témoignage envié de la pureté de la race. Impossible, en effet, de rêver physionomie plus aristocratique, plus distinguée et à la fois plus sotte. Le président du jury, un Anglais appelé de Londres expressément, a déclaré n'avoir jamais vu en Angleterre un échantillon plus noble de la race lincoln.

\* \* \*

Tout le problème de l'élevage consiste dans le choix des croisements, les conditions où ils se font, l'âge et l'état des reproducteurs.

En Europe, les taureaux commencent leur travail de reproduction à trois ans. Ici, le climat rend les animaux plus précoces, et on les met en service à deux ans ou deux ans un quart. Pour les animaux de plein air, — tous de race durham pure, je l'ai dit, — un taureau sert cinquante ou soixante vaches.

Dès qu'il approche de ses huit ans, un taureau commence à vieillir, on ne lui laisse plus que la moitié de son sérail. A dix ans, il cesse tout travail.

Un bélier peut servir jusqu'à cent brebis.

Ici, on ne lui en confie que soixante ou soixante-dix, pour assurer une meilleure qualité de la reproduction.

La sélection arrive à des résultats merveilleux. Un mouton en liberté fournit en moyenne 4 kilos de laine par an. En étable, il donne couramment 7 kilos, et on arriva, en choisissant avec soin brebis et béliers, jusqu'à 14 kilos !

Le service de reproduction bovine est rempli actuellement par 57 taureaux, dont 38 importés d'Angleterre et 19 nés dans l'établissement, de pères et mères importés. 340 béliers importés sont consacrés à la reproduction de la race ovine. 9,800 brebis composent le harem des béliers, et 2,800 vaches ou génisses celui des 57 taureaux.

Mon œil est attiré par des agneaux gros comme des jouets d'enfants, si coniques, si mignons, si espiègles, qu'on a horreur à l'idée de les manger.

Ce sont des orphelins.

Dans l'immensité des champs, il advient que les petits perdent leur mère. Quand la brebis les a mis bas sur la touffe d'herbe qu'elle a choisie, elle les laisse dormir, va plus loin boire, ou s'écarte peu à peu en broutant. Et il arrive parfaitement qu'elle les oublie ou que dans ces prés de deux cents hectares, pourtant clos et sans arbres, elle ne puisse les retrouver. On amène aux abandonnés une autre brebis pour les allaiter, mais ils n'en veulent pas. Il faut donc les conduire au galpon le plus voisin de l'étable où stabulent cent quarante vaches laitières de race Jersey. Là on leur donne à boire au biberon du lait tiède mêlé d'eau et de sel. Les voilà, les pauvres, dans leurs stalles, disgracieux sur leurs hautes pattes maigres qui les font ressembler à des moutons de bois de Nuremberg.

Leur sort n'est pas toujours heureux. Car si la moyenne du climat argentin est douce, il survient parfois des ouragans et des cyclones qui changent soudainement la température aux époques où les brebis mettent bas, c'est-à-dire en hiver, au mois d'août. Il y a deux ans, deux mille agneaux venaient de naître dans l'estancia ; un ouragan souffia qui dura quinze heures. Le lendemain on les trouva tous morts, jusqu'au dernier.

\*\*\*

On tient un journal des moindres événements de l'estancia. Chaque jour, on y relate le temps qu'il a fait, la direction du vent, le travail des ouvriers de chaque département, les bains donnés aux animaux, les visites reçues, les ventes, les morts, les changements de pâturages, le compte des bêtes tuées pour la consommation (le jour de ma visite, les gens de la ferme avaient consommé quatre vaches et un veau). Un

registre spécial est réservé aux montes et aux naissances, le *Herd-Book* de la cabana, couvert d'un épais parchemin, qui porte le nom de tous les animaux importés ici, ceux nés d'eux dans l'estancia avec les noms de leurs ancêtres depuis un siècle et demi, répertoriés au *Herd-Book* d'Angleterre, ceux de leurs produits, la couleur du poil, le numéro gravé sur les cornes, la date des montes, etc.

Les vaches sélectionnées des galpones sont surveillées dès qu'approche l'été. Le péon qui s'aperçoit qu'une vache réclame le taureau prévient le bureau de l'estancia.

Alors le majordome choisit le pur-sang qui doit la servir et l'accouple à lieu aussitôt.

Note est prise soigneusement de chaque service.

J'ai dit que toutes les montes ne sont pas surveillées avec cette précision. Quoique les animaux élevés ici soient garantis de race, tous n'ont pas leur nom au *Herd-Book*. Les soirs d'été, à l'heure nuptiale, on parque dans les corrals les vaches prises dans les champs, deux cents ici, deux cents là, avec quelques taureaux choisis. Et au milieu des beuglements, des soupirs, des reniflements, la race se multiplie. C'est, paraît-il, un spectacle d'une saisissante et formidable beauté.

Quand arrivent janvier, février, mars, époque de la reproduction pour les brebis du campo, comme elles ont l'habitude de déambuler tout le jour et que les mâles se fatigueraient et perdraient leur temps à les chercher dans les immenses prairies, on les amène le soir dans les bois d'eucalyptus. Là, un bélier les attend, logé, comme un sultan, dans sa petite cabane particulière, où on lui apporte les mets de son goût, et à boire. Sa nuit se passe au travail, car le bélier béline plus volontiers dans les ténèbres. Un peon est chargé du soin de mettre de la peinture sous le ventre du reproducteur, de sorte qu'au matin il ne reste, pour connaître son travail, qu'à prendre le numéro gravé à l'encre dans l'oreille des brebis marquées de la couleur du mâle qui les a distinguées.

\*\*\*

Je me demandais quelle fortune représente une estancia pareille ? On ne m'en fit nul mystère. L'actif se chiffre à peu près ainsi :

5,000 bêtes à cornes, 20,000 béliers et brebis....Fr.	11,000,000
Valeur de la terre, en y ajoutant celle des étables, des maisons d'habitation, du matériel, 12,000 hectares à 1,100 francs l'hectare.....	13,000,000
Au total..... Fr.	<u>24,000,000</u>

Vingt-quatre millions de francs !

— Et de combien de têtes s'augmentent annuellement les troupeaux ?

— La reproduction annuelle nette est, pour la race bovine, de 50 à 55 0/0 du nombre des vaches en service, et pour la race ovine, de 60 à 65 0/0 du nombre des brebis. Vous pouvez calculer facilement.

— Et quel peut être le commerce de l'établissement ?

— Il consiste dans la vente annuelle d'environ 300 animaux de choix, nourris dans les étables, d'une valeur de 7 à 8,000 francs l'un en moyenne, soit 2 millions 400,000 francs, et 600 à 700 animaux de plein air, à 1,200 francs, soit 840,000 francs. Au total, 3 millions 240,000 francs.

\* \* \*

Nous traversâmes en voiture une partie de la propriété qui, de ses deux points les plus éloignés, mesure 15 kilomètres de long. De belles avenues bordées d'eucalyptus et de peupliers, de larges chemins longent les prés de luzerne. On s'arrête à des étables et à des hangars éparpillés sur l'immense étendue (1). Voici une étable qui a 180 mètres de long, bourrée jusqu'au faite de luzerne, réserve pour l'hiver sans eau qui dessèche l'herbe des prés. Un peu plus loin, c'est, en plein air, la salle à manger de 250 taureaux de 2 ans. On leur sert du maïs dans des auges de fer galvanisé, pour renforcer un peu le régime du pâturage. Pour quatre prés, un petit bois d'eucalyptus et de peupliers sert de refuge aux animaux en cas d'ouragan, ou d'abri contre la chaleur. Cela fait donc environ trente bois semblables à travers les prés de l'estancia. Ils se composent d'une trentaine de rangées d'arbres de trente-cinq arbres chacune.

Quand nous sortions d'un champ pour rentrer dans un autre, un gaucho à cheval poussait du ventre de sa bête la barrière automatique qui s'ouvrait pour notre passage et retombait ensuite derrière nous (2).

Ici c'est un grand « banadero », ou bain pour les animaux. Car on baigne les moutons et les bêtes à cornes dans un mélange à base d'arsenic et de soufre qui tue les parasites et améliore la qualité de la laine. C'est un bassin en ciment long de 20 mètres et profond de 3 mètres. L'eau lui est fournie par une pompe à vent et par un réservoir voisin où on canalise l'eau de pluie qui coule du toit de tôle (3). Les bêtes sont amenées là par

(1) 65 étables comme celles que j'ai décrites abritent les animaux fins. 17 autres hangars servent aux grains, aux foins et aux différents services de l'estancia.

(2) 330 barrières de bois et de fer donnent accès d'un champ dans l'autre.

(3) 54 pompes à vent, 84 puits et 29 pompes à main suffisent à fournir l'eau nécessaire aux 25,000 animaux de l'estancia.

des voies étroites tracées par des planches ; arrivées devant le bain, elles hésitent, un homme les y pousse, et, au moyen d'une sorte de longue perche fourchue qu'il leur appuie sur le cou, il les fait disparaître deux ou trois fois dans le liquide jaunâtre. Puis, résignées, silencieuses, elles défilent, leur laine salie et pendante.

Après les galpones, l'endroit le plus important de l'estancia, c'est le corral. Joli mot sonore et pittoresque qui revient à chaque instant dans les conversations. Les bêtes y sont réunies à des époques déterminées pour être comptées ou marquées au fer rouge de la marque de l'estancia sur les cornes ou sur la peau, pour être ferrées, ou châtrées, ou pour subir l'épreuve de la tuberculisation : là on perce le museau des taureaux pour y insérer l'anneau qui les maîtrise ; on coupe et on lime les cornes trop longues, car les durhams doivent avoir les cornes courtes ; là se trouvent les abreuvoirs géants en tôle galvanisée (bebederos) (1) servis par des réservoirs qu'alimentent sans cesse des pompes à vent ; on tire le lait des vaches, on les baigne, le vétérinaire les examine.

Pour toutes les opérations à effectuer sur les animaux, afin d'éviter des accidents, et surtout gagner du temps, on a inventé un système bien pratique. Les bêtes réunies dans le corral sont amenées à la queue-leu-leu à l'entrée d'un long couloir de planches d'où elles ne peuvent plus sortir autrement que par une porte machinée comme la lunette de la guillotine.

Ainsi prisonnière, la bête ne peut plus bouger et doit se prêter à tout ce qu'on exige d'elle, sans danger de se blesser ni de blesser les gens.

La nourriture des animaux de race fait l'objet d'un travail considérable et d'un contrôle sévère. Le régime a la minutie et la variété des régimes du docteur Robin, et exige la même ponctualité.

Une cuisine, on peut dire une usine, est installée pour la préparation de la mangeaille. Je l'ai visitée en détail. Plusieurs machines ne cessent de fonctionner. L'une écrase l'avoine mélangée à des brindilles de paille ; le maïs est cuit à la vapeur dans un appareil spécial. La luzerne séchée est hachée menue dans un hachoir mécanique, et de cette luzerne, de ce maïs, de l'avoine et de la paille, on fait une mixture à laquelle on ajoute du sel, du sucre écrasés et du phosphate de chaux. Voilà, je pense, un mets nourrissant !

(1) L'estancia contient 3 294 mètres de ces abreuvoirs répartis dans tous les prés, alimentés par 52 réservoirs de tôle ondulée d'une contenance de 10,000 à 200,000 litres d'eau.

Comme échantillon, j'ai pris note du régime d'hiver des taureaux reproducteurs :

4 heures du matin. — 3 kilos du mélange ci-dessus. Digestion, On refait sa litière.

6 h. 1/2 ou 7 heures. — Lavage au savon noir, douche froide, friction à la flanelle, promenade lente de dix minutes au soleil.

8 heures. — Il boit de l'eau et mange un peu de foin.

10 h. 1/2. — Deuxième nettoyage de sa litière de roseaux. Deuxième repas : 3 kilos du mélange et de luzerne sèche arrosée d'un sirop de sucre. (En été, on ajoute à ce menu de la luzerne verte et de la betterave hachée).

11 heures à 1 heure. — Sieste.

1 heure. — Eau et foin. Courte promenade. Exercices de maintien pour l'exposition et les visites.

2 heures à 3 heures. — Repos.

3 heures. — Ration de 3 kilos de mélange.

7 h. 1/2 ou 8 heures. — 2 kilos de mélange, eau et luzerne.

Au total, 11 kilos de mélange. Les taureaux de trois ans vont jusqu'à 15 kilos.

Voici le régime des moutons :

Vers 4 ou 5 heures du matin, 750 grammes d'un mélange de maïs cuit, d'avoine ou de lin, et de la luzerne séchée à discrétion.

10 heures du matin, 750 grammes du même mélange, arrosé de sirop et additionné de feuilles de choux ou de luzerne verte.

3 heures après-midi, 750 grammes de mélange.

8 h. 1/2 soir, 750 grammes de mélange.

Soit 3 kilos en 4 fois.

Après le repas de 3 heures, petite promenade autour des étables.

\* \* \*

Le chef de l'estancia est un aimable Suédois ; les employés à la sélection sont Anglais. Il faut un Suédois pour la sobriété et des Anglais pour la compétence. L'entrée de l'alcool étant rigoureusement interdite, les Anglais dépérissaient de la privation de whisky, dans ces estancias isolées, loin de tout centre de ravitaillement. D'après leurs contrats, les serveurs s'interdisent absolument l'alcool et le vin. Aussi, tous les mois, leur donne-t-on deux journées de vacances qu'ils vont passer à Buenos-Aires (trois heures de chemin de fer). Là, pris d'une rage froide et d'un spleen insurmontable, ils se grisent profondément.

Les peones sont payés ici de 90 à 130 francs par mois ; mais le salaire moyen des peones dans la campagne argentine est de 80 francs.

Le total des salaires à payer mensuellement s'élève à 25,000 francs, auxquels il faut ajouter 15,000 francs de frais généraux, soit au total 40,000 francs de mouvement de fonds par mois. On ne compte pas naturellement dans ce total les achats d'animaux. Chaque équipe de dix ou quinze hommes est dirigée par un *capataz*, sorte de contremaître responsable qui gagne de 230 à 300 francs par mois. L'Anglais, chef du département des moutons, gagne 330 francs, plus une prime de 220 francs par bête primée au Concours agricole annuel.

Il n'entre pas d'argent dans l'estancia. Tout est réglé par « bons » payables soit au prochain almacén (magasin argentin où l'on trouve de tout), soit à Buenos-Aires.

Il en va d'ailleurs ainsi dans toutes les estancias de la République, et cela évite bien des tentatives de vols et sans doute bien des crimes. Les criminels qui seraient tentés d'essayer un coup de main sur une de ces propriétés isolées dans la pampa, savent qu'ils n'y trouveront jamais d'argent.

Le dernier jour de ma visite, nous nous rendimes vers le soir à l'une des habitations de l'estancia, où une tasse de thé nous attendait avec une tranche de cake. Je trouvai là un jeune Français d'une vingtaine d'années, employé comme péon, c'est-à-dire comme domestique, depuis quelques mois, M. Saint-Selvy, fils d'un propriétaire normand, de la Manche, je crois. Il a l'intention de s'établir en Argentine, et très sagement, avant de s'y fixer, il apprend le métier d'éleveur et s'habitue à l'atmosphère du pays et aux mœurs argentines. Les capatazes l'emploient naturellement aux travaux les plus fatigants et les plus fastidieux. Dans le soir tombé, je les entendais l'appeler en sifflant et lui parler comme aux domestiques. J'ai beaucoup apprécié cette activité résolue et dédaigneuse des contingences, et cette énergie d'un jeune compatriote.

\* \* \*

Je quittai au bout de deux jours l'estancia Manuel Cobo.

L'immense plaine pampéenne prenait à mes yeux une nouvelle figure. Ces mots vertigineux dont mon oreille s'emplissait chaque jour depuis mon débarquement : lieues carrées, milliers de moutons, milliers de vaches, ces mots se mettaient à vivre pour moi. Je venais d'avoir, pour la première fois, la sensation vraie de la richesse et de l'avenir de ce pays.

## Compte rendu des Réunions tenues à Gournay et à Chelles

Le 25 Juin 1911.

Messieurs,

Vous savez que notre Société a entrepris à Gournay, chez M. Lucas, des expériences de machines à traire. Commencés il y a environ deux mois, ces essais ont été exécutés d'après un programme élaboré par M. Mallèvre, professeur de zootechnie à l'Institut agronomique et dont vous avez eu connaissance.

La principale partie de ce programme ayant pris fin, vous avez été convoqués dimanche dernier pour assister à des opérations de traite mécanique, et pour prendre connaissance du résultat des expériences.

Une centaine de personnes ont répondu à l'invitation de la Société d'agriculture, et avec notre Président, accompagné des membres du bureau, nous avons eu le plaisir de noter la présence de notre Président honoraire, M. Jules Bénard, de MM. Lindet et Mallèvre, professeurs et de M. Voiteiller, répétiteur à l'Institut agronomique.

Très aimablement reçus à la gare par MM. Lucas et Ballu, et à la ferme de Gournay, par Mme Lucas, nous avons examiné l'installation des machines actuellement en expériences : la « Wallace » et la « Max ». Une troisième est arrivée trop tard pour être mise en comparaison avec les autres ; son montage s'achève en ce moment.

Sous un appentis adossé au mur de la vacherie, les constructeurs ont groupé leurs appareils, ce sont : un moteur électrique de 5 chevaux ; une pompe et un réservoir à vide et une canalisation en fer de 10<sup>m</sup>/<sub>m</sub> de diamètre, qui traverse le mur de l'étable pour venir présenter au-dessus et dans l'intervalle de deux vaches voisines, un robinet sur lequel vient s'adapter le tube en caoutchouc de chaque groupe trayeur.

Pénétrant dans la vacherie, dont on admire l'agencement et la propreté, nous avons assisté à la traite mécanique de huit vaches, dont quatre avec chaque machine, et à l'égouttage à la main de chaque pis. Nous constatons que les animaux acceptent facilement la traite à la machine et que pour certains trayons, l'égouttage à la main est inutile.

Le peson à ressort qui sert, depuis plusieurs années, à mesurer la production laitière de chaque vache, mérite une mention spéciale : fixé verticalement sur un montant de la porte de la laiterie, il est muni d'un voyant qui se déplace devant une feuille imprimée portant autant de

colonnes qu'il y a de vaches dans l'étable ; son crochet inférieur porte un seau taré dans lequel on vide le produit de chaque traite, le voyant indique donc un poids net, qu'un coup de crayon vient fixer sur l'imprimé. Après chaque traite, la feuille retourne au bureau, elle est remplacée par une autre, destinée à enregistrer les résultats de la traite suivante.

En quittant la ferme de Gournay, les cultivateurs présents ont pu remarquer que les animaux y sont de premier choix, et que leur état de santé, pour la saison, indique une alimentation riche et surtout rationnelle.

Nous avons été ensuite à la mairie de Gournay où M. Mallèvre, dans une conférence aussi claire que substantielle, nous a donné tous les renseignements nécessaires sur les expériences en cours, et les conclusions qu'il croit, pour le moment du moins, pouvoir en tirer.

A midi, un copieux déjeuner nous a réunis à l'Hôtel de la Mairie, et à l'heure des toasts, nous avons applaudi successivement M. le Maire de Gournay, M. Lucas, M. Mallèvre, M. Duclos et M. Charles Benoist.

Vers deux heures, des voitures nous ont conduit à Chelles, dans les prairies de M. Ballu, pour voir fonctionner les instruments de récolte qui y sont expérimentés depuis le commencement de la semaine.

Sur une faucheuse, nous avons vu un système de débrayage automatique de l'invention de M. Ballu. Le siège du conducteur, articulé antérieurement sur un support, est muni, à l'arrière, d'un ressort à boudin fléchissant normalement sous le poids du conducteur ; une transmission à câble flexible genre Bowdin, part du siège et va actionner le manchon de débrayage lorsque le conducteur quitte son siège. Le même débrayage, mais commandé par des leviers articulés, est installé sur une moissonneuse-lieuse.

Il est inutile de souligner ici l'importance de ce perfectionnement aux machines de fauchaison, il permet de fournir à bon compte, à leurs conducteurs souvent imprudents ou négligents, la prudence et la vigilance indispensables pour éviter les accidents.

Nous félicitons sincèrement M. Ballu pour l'ingéniosité et la simplicité de son débrayage automatique, construit par la Société « La France » et qui peut être installé par le maréchal de chaque ferme sur toutes les faucheuses et moissonneuses sans affaiblir aucun de leurs organes.

Après la faucheuse, nous avons vu à l'œuvre le rateau-faneur construit par la maison Puzenat ; il a donné un travail irréprochable.

Le foin n'était pas suffisamment sec ; cependant M. Ballu a fait, pour suivre son programme jusqu'au bout, fonctionner le chargeur de four-

rages, construit par la maison Wallut. Il se compose d'un bâti porté sur deux roues, l'essieu porteur fait tourner un tambour très léger muni de quelques dents flexibles qui viennent ramasser le foin sur le sol. Sur ce tambour passe un élévateur constitué par trois cordes et quelques lattes transversales, le tout est complété par quatre guides longitudinaux destinés à maintenir le foin pendant son ascension.

Le chargeur s'attelle simplement derrière la voiture, ramasse, élève le foin préalablement réuni en gros andains, et le laisse retomber dans le véhicule où il est reçu et tassé par un homme. L'ensemble est léger, robuste et fournit un très grand débit.

Malheureusement, cet appareil ne nous paraît pas d'un emploi très courant ; en effet, lorsqu'on ramasse du foin, même bien sec, c'est pour le mettre en meules où il doit rester quelques jours pour jeter son feu ; d'autre part, lorsqu'on a des voitures à charger, c'est avec du fourrage prêt à être rentré, c'est-à-dire ayant passé plusieurs jours en gros tas impossibles à manutentionner avec le chargeur. Il serait à souhaiter que cet appareil soit adapté au chargement du chariot à faire les meules.

Nous avons ensuite assisté à la confection d'une meule avec l'appareil de M. Watripont, construit par la maison Bajac. Ce chariot, déjà connu, fonctionne parfaitement et peut rendre de grands services, surtout dans les faibles récoltes.

Enfin, M. Ballu nous a montré le chargeur Myers construit par la maison Wallut. Installé dans une grange, cet appareil se compose d'un petit chariot roulant sur une poutre armée ; il est tiré d'un côté par un cheval et ramené de l'autre par un contrepoids.

Ce chariot porte deux griffes à trois branches chacune, disposées comme les côtés d'un excavateur, et dont la position fermée est arrêtée par un verrou vertical.

La voiture à décharger est placée à l'entrée de la grange et le dépôt de foin, au fond du bâtiment et à l'extrémité de la poutre armée. Ramené par le contre poids à son point de départ, le petit chariot butte contre un arrêt, laisse tomber les griffes qui viennent s'engager dans le chargement, un homme l'enfonce et assure la fermeture du verrou. Le cheval est mis en route, la griffe portant une charge de foin s'élève jusqu'au chariot, s'y accroche, et l'ensemble suit la poutre armée jusqu'à l'endroit choisi pour tasser le foin. Là, un homme tire sur une corde qui ouvre le verrou, les griffes s'écartent et laissent tomber leur charge.

Le déchargeur Myers fonctionne très régulièrement, il doit économiser

de la main-d'œuvre surtout dans les exploitations où il faut rentrer les récoltes sous des convertis inaccessibles aux attelages.

Messieurs, vous pouvez conclure avec moi que nous n'avons pas perdu notre journée de dimanche ; grâce à l'intelligente activité de MM. Lucas et Ballu, les invités de la Société d'agriculture ont recueilli en quelques heures les renseignements les plus précis sur des appareils tout à fait nouveaux, et dont quelques-uns, au moins, sont appelés à jouer un grand rôle dans les exploitations agricoles de notre région.

Villenois, 1<sup>er</sup> juillet 1911.

E. COURRIÈRE,  
*Ingénieur agricole.*

## La situation du Bétail ovin dans l'Indre.

Nombre d'acheteurs, habitués à s'approvisionner dans le Centre, sont tentés de croire que la cachexie a totalement décimé nos bergeries et cherchent, cette année, à sonder d'autres régions de la France.

Dans une note récente, mon excellent collègue M. Franc, professeur départemental d'agriculture du Cher, a signalé cette tendance et a montré combien elle était peu justifiée en ce qui concerne le département du Cher.

Je tiens moi-même à éclairer l'opinion des acheteurs en précisant la situation exacte du troupeau de l'Indre. Cela me semble d'autant plus utile, que les études concernant la cachexie aqueuse ont été faites dans l'Indre, et que par cela même la presse agricole a été à maintes reprises entretenue des ravages causés par le mal dans nos bergeries.

Certes, les dégâts sont importants, mais ils se trouvent limités aux régions où l'on exploite surtout l'espèce bovine et où les moutons n'occupent qu'une place secondaire.

Il est une grande contrée dans l'Indre où les troupeaux sont demeurés intacts : cette contrée est précisément celle où le système de culture repose sur l'élevage du mouton. Elle comprend la majeure partie des arrondissements de Châteauroux et d'Issoudun et compte une population ovine de plus de 400.000 têtes.

Appartenant aux formations calcaires du Jurassique, les sols de cette région sont naturellement perméables et leur grand défaut est de ne pas retenir assez d'humidité. Même par les années de pluies diluviennes, l'eau ne peut y stagner sur des étendues appréciables et les linnées, hôtes

inévitables du distome hépatique, ne sauraient y trouver l'habitat qui leur est nécessaire.

Cela explique pourquoi la cachexie aqueuse est totalement inconnue dans la *Champagne de l'Indre*, et pourquoi le mouton, qui aime les terrains secs, a pris dans cette région les qualités de finesse, de fécondité, de rusticité qui placent la race berrichonne au premier rang des races ovines de boucherie.

A. BONAFÉ,  
Professeur départemental d'agriculture  
de l'Indre.

## Concours de Chantilly.

Usant de la faculté qui lui accorde le règlement du concours, M. Lefèvre, électricien, 67, rue du Connétable, à Chantilly, nous fait parvenir la note suivante dont il nous demande l'insertion. Nous accédons volontiers à son désir.

Nous avons beaucoup remarqué l'installation de M. Lefèvre, électricien à Chantilly, bien connu dans la région et qui, après 15 années de pratique, est parvenu à réaliser des prodiges dans l'électricité.

Son exposition se composait d'un moteur à essence actionnant une dynamo productrice d'électricité, d'un nouveau modèle, défiant toute concurrence comme prix et rendement. Cette dynamo actionnait elle-même un moteur de même fabrication qui lui aussi, mettait en mouvement une pompe à double piston pour refoulement de l'eau dans des réservoirs à rampe d'air, donnant une pression de 3 kilos au mètre cube d'eau. De plus, l'éclairage était fait au moyen de lampes à filaments métalliques, marque « Continental ».

Cette installation comprenait, en résumé, tout ce que l'on peut faire avec l'électricité dans les fermes et châteaux.

M. Lefèvre se tient à la disposition des personnes qui désireraient avoir des renseignements pour établir gratuitement des devis et études.

## Responsabilité des aubergistes dans le cas d'accidents survenus aux animaux.

La responsabilité qui incombe au propriétaire d'un animal en cas d'accident causé par cet animal demeure entière lorsque celui-ci a été confié à un tiers, non pour s'en servir, mais seulement pour le garder. Toutefois, il en est autrement lorsque la personne qui a l'animal sous sa

garde en tire un profit rentrant dans l'exercice de sa profession. C'est ainsi que les aubergistes, les maréchaux ferrants, les vétérinaires, etc., sont responsables des accidents des animaux qui leur sont confiés pendant tout le temps qu'ils s'en trouvent chargés. Parmi les décisions qui ont fait application de cette règle, on peut citer divers arrêts rendus par la Cour de Besançon, le 25 août 1870, par la Cour de cassation, le 3 décembre 1872 et par la Cour de Montpellier, le 2 février 1889.

## Mercuriale du Marché de Senlis

D A T E S des M A R C H É S	FROMENT (le quintal)				SEIGLE (le quintal)	AVOINE (le quintal)		
	1 <sup>re</sup> qualité	2 <sup>e</sup> qualité	3 <sup>e</sup> qualité	4 <sup>e</sup> qualité		1 <sup>re</sup> qualité	2 <sup>e</sup> qualité	3 <sup>e</sup> qualité
5 septembre.....	26 75	25 75	» »	» »	17 »	22 »	21 »	20 »
12 — .....	26 75	25 75	» »	» »	17 »	22 »	21 »	20 »
19 — .....	27 50	26 50	» »	» »	17 »	22 »	21 »	19 50
26 — .....	27 50	26 50	» »	» »	17 »	22 »	21 »	19 50
	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »
	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »

## Marché de la Villette du Lundi 2 Octobre 1911.

	1 <sup>re</sup> qualité	2 <sup>e</sup> qualité	3 <sup>e</sup> qualité	Prix extrêmes	
Bœufs..... kilog net	1 84	1 60	1 36	1 30	1 90
Vaches..... —	1 84	1 60	1 36	1 30	1 90
Taureaux..... —	1 54	1 38	1 22	1 76	1 60
Veaux..... —	2 30	2 10	1 90	1 80	2 40
Moutons..... —	2 20	2 00	1 80	2 70	2 30
Porcs gras..... —	» »	» »	» »	» »	» »
Porcs (poids vif)... —	2 »	1 90	1 80	1 74	2 06

Peaux de moutons : de 3 fr. 50 à 7.50.

Assurances agricoles

# L'ABEILLE

Compagnies à PRIMES FIXES

contre l'Incendie, la Grêle, sur la Vie et contre les Accidents.

## L'ABEILLE-INCENDIE

Risques Agricoles, Meules, Hangars.

## L'ABEILLE-GRÈLE

## L'ABEILLE-ACCIDENTS

Accidents du Personnel Agricole, Responsabilité civile  
Dommages aux Tiers, Assurances Individuelles  
Accidents des Chevaux et Voitures. Accidents de Chasse.

## L'ABEILLE-VIE

Assurances Vie entière, Terme fixe, Mixtes, Assurances dotales.

Combinaisons spéciales de L'ABEILLE

RENTES VIAGÈRES

# A. BONAMY

délégué de la Société Agricole de Senlis.

AGENT GÉNÉRAL DES QUATRE COMPAGNIES L'ABEILLE

**23, Rue du Châtel, SENLIS (Oise).**

TÉLÉPHONE 44

Le Mardi, au Marché de Senlis.

Le Mercredi, à la Bourse du Commerce, à Paris.

Le Samedi, au Marché de Crépy.

La superficie des Exploitations garanties par l'Abaille, dans l'arrondissement de Senlis, est de **24.200 hectares.**

Senlis. — Imp. adm. et comm.

## Agence Générale d'Assurances de toute nature

Assurances contre l'Incendie, contre les Accidents, la Grêle et le Vol  
Assurances sur la Vie, Rentes viagères  
traitées avec les principales Compagnies Françaises

S'adresser pour renseignements à M. DRIVIÈRE, 4, rue de la Tonnellerie,  
à Senlis, le Mardi, ou par correspondance.

## GRAINES DE BETTERAVES

du Domaine de GATERSLEBEN (Saxe)

rivalisant avantageusement avec les meilleures marques allemandes

Régularité et pivotage parfaits

EDOUARD PREVOST, Agent Général,  
à NANTEUIL-LE-HAUDOUIN (Oise).

Téléphone N° 11



# SOCIÉTÉ AGRICOLE DE SENLIS

CAPITAL : 141.000 FRANCS

La Société peut acheter en ce moment pour le compte de ses Associés et à des conditions *très avantageuses*, tous engrais des meilleures marques.

Elle achète pour leur compte tout ce qui est nécessaire, engrais, tourteaux, instruments, liens et ficelles, charbons, essence pour moteurs, bestiaux, etc.

Elle leur fait crédit pour trois mois, six mois ou plus, moyennant 1 fr. % par trois mois.

Elle leur prête les fonds qui leur sont nécessaires, sur warrants de leurs meules, alcools en baes, etc.

*Prière aux cultivateurs d'adresser les commandes et les demandes pour ceux qui voudraient en faire partie, à M. BONAMY, 23, rue du Châtel.*

TÉLÉPHONE N° 44

## ÉTABLISSEMENTS DE LIANCOURT (OISE)

les plus importants du Monde

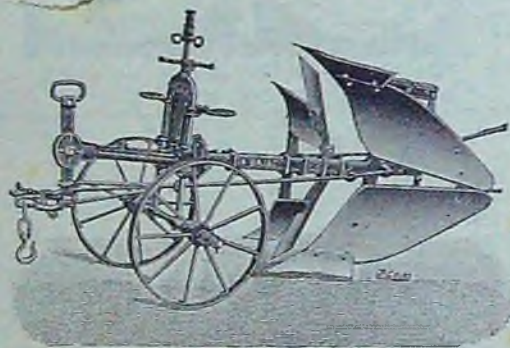
pour la fabrication des BRABANTS DOUBLES

A. B. A.

C. F. F. F.

Ingénieur-Constructeur

SEUL  
GRAND PRIX  
pour  
les Machines  
Agricoles  
Françaises  
à  
l'Exposition  
Universelle  
de Paris  
1889



Hors Concours  
Membre  
du Jury  
des  
Récompenses  
à  
l'Exposition  
Universelle  
de Paris  
1900

**BRABANT DOUBLE** avec Versoirs cylindriques coupe N° 3  
pour labours profonds de 0<sup>m</sup>30 et au delà.

*Ces versoirs se font en nouvel acier « TRIPLEX INFERNAL ECLAIR »  
absolument incomparable comme travail et longue durée.*

**Outillage complet et perfectionné** pour toutes cultures.

DEMANDER LE CATALOGUE GÉNÉRAL